

INTERNATIONAL

PUR FLEURON DU ROCK ANGLO-ECOSSAIS, ROD STEWART TROUVA LA GLOIRE MAIS LAISSA BIEN DES REGRETS EN EMIGRANT AUX USA, OU POURTANT L'ON N'EST PAS FICHU DE TAPER CORRECTEMENT DANS UN BALLON ROND...



A la bourre. Finir ce ... (noms d'oiseaux écossais) d'album, avec sur le dos ces deux burinés de Michael «The Commander» Chapman et Bob Ezrin, des blasés, des tatillons, des increvables, des qui en ont tant vu défiler d'aussi huppés et plus tête de mule encore que Rod Stewart derrière la vitre du studio qu'ils ne le lâcheront pas comme ça à la première velléité de baclage. Ben oui mais c'est pas le tout, le calendrier s'affole : trouver le moyen de rallier Nezahualcoyotl et Queretaro (Mexique) où Dalglish, Souness, Strachan et ce bizuth de Mac Avennie se sentiront trahis si leur vieille mascotte ne vient pas leur en pousser une dans les vestiaires. Et si par bonheur le onze d'Ecosse se tire indemne de l'embuscade éhontée de ce damné groupe F (Danemark, Uruguay, RFA, rien que ça) et prolonge l'aventure du Mondial un peu plus loin sur la route de Mexico, cela ne va pas s'arranger. C'est qu'il faut aussi répéter pour cette tournée, on the globe again, qui notamment, doit atteindre l'Europe (France largement comprise) dès juillet...

Fichu métier, printemps pourri and so on, c'est pas drôle tous les jours d'être Rod Stewart. 41 balais (plus celui sur la tête... et vous trouvez ça drôle ?...) Une sorte de légende - une accumulation de clichés collants et pas forcément immérités plutôt - un personnage king size du rock que l'on ne pourra

décidément jamais prendre au sérieux. Rod Stewart ressemble aujourd'hui au portrait robot du «gagnant épouvantable». S'agit pas de ré-exhumer le culte des beautiful losers, attention, juste d'insister sur l'arrière-goût de dépit, de regret que laisse ce grand surdoué.

Tenez, rien qu'au sujet de sa passion du foot - évacuons ça d'entrée - l'image est tronquée. Quand les médias rapportent telle location d'avion charter pour ne pas manquer un tournoi, telle communication téléphonique des antipodes pour le commentaire privé et en direct d'un match, telle

beuverie de troisième mi-temps, le Rod se prend chaque fois un peu plus la casquette du magnat désœuvré traquant son hobby. Lui ! Lui qui tout même avait le virus foudroyant des crampons, lui qui faillit bien devenir professionnel, se voit, en ces temps où tout le monde se doit d'aimer le football - et le rock - traité avec condescendance amusée comme un abonné aux tribunes du Roland-Garros du ballon rond. Lui qui savait bien dans son laborieux Londres natal que seule la bourgeoisie pouvait prendre ça pour un passe-temps. Et le rock pour un loisir...

Mais il est vrai que ses enregistrements de «Ole Ola» pour le Mundial 78 ou du «Angel» de Jimi Hendrix avec l'international écossais Denis Law pour celui de 74, disons... embrassaient trop le sujet pour bien l'étreindre. Et puis ce ne fut pas non plus très malin d'émigrer dans le pays du monde où le football (débaptisé soccer) est le plus sous développé : les Etats-Unis d'Amérique.

RETROVISEUR

Quand, au milieu des années soixante-dix, Rod Stewart, fuyant les tranches d'impôts astronomiques avec lesquelles le gouvernement britannique tente de renflouer le UK boat échoué, s'installe aux USA, il a déjà pas mal de chemin dans le rétroviseur. Avec des derniers kilomètres passablement accidentés. En fait, se résout alors, pas forcément comme il l'avait escompté, la dualité d'une carrière qui depuis le début de la décennie l'autorisait à enregistrer "solo" sur un label (Mercury) et en tant que chanteur des Faces sur un autre (Warner Bros). Evidemment, au premier tournant de contrat, la compagnie de Chicago et celle de Burbank entament un bras de fer qui a pour conséquence de geler la parution d'un album prêt à consommer. Pis : le flirt de plus en plus poussé avec les Rolling Stones de son fidèle guitariste et sparring partner Ron Wood va précipiter la fin des Faces déjà minés par le départ de Ronnie Lane et surtout par les modestes scores de leurs disques par rapport aux cartons de ceux du Stewart tout seul. Pas la plus grande des injustices : les Faces ne laissent pas d'impérissables souvenirs dans la cire (un hit : "Stay With Me") mais plutôt sur les planches ceux de joyeux et efficaces baroudeurs éthyliques, généreux fournisseurs d'un rock'n'roll show de grande classe mais décontracté, sorte de Rolling Stones dédramatisés et plus souvent disponibles.

Cette comparaison - fréquente - s'attira d'ailleurs le commentaire suivant de Rod : "C'est ridicule... De toute façon je pense que personne ne pourra jamais remplacer les Stones car ils font partie de l'Histoire" (propos recueillis par Sacha Reins - Best décembre 1971).

Eh oui... mais l'Histoire, à partir de 1975, Rod va définitivement la quitter au profit de la chronique mondaine et du train train du rock business. Orphelin de groupe (c'était important pour lui, ne jurait-il pas qu'il abandonnerait sa carrière soliste pour ne plus se consacrer qu'aux Faces...), il se fait littéralement mater par la blonde actrice Britt Ekland. Le (beau) couple deviendra un must des coups de flashes des soirées du jet set, un abonné des palaces et de tous ces lieux où les dollars servent de moquette. Pas spécialement bon pour humer l'air du temps, pour conserver quelques racines fécondes. Les Stones, dira-t-on, n'agirent-ils pas de même ? Oui, mais les Stones "font partie de l'Histoire".

Récupéré tout entier par la Warner Bros, Rod va pouvoir bénéficier à fond de tous les moyens artistiques et promotionnels de la musique américaine. Producteur (Tom Dowd) et studios (Criteria, Miami ; Wally Heider, Los Angeles ; Memphis : Muscle Shoals) fameux musiciens prestigieux et infailibles, le petit Ecossais de Londres atteindra tous les beaux jouets de ses rêves, s'en servant de façon impressionnante mais oubliant juste d'y préserver cette part de folie et de surprise, ce sel du rock'n'roll.

Cette réputation de parvenu qui ne le quittera plus n'est pourtant pas principalement issue d'une volonté de rentabilisation des années de galère, même si cela existe. Disons plutôt qu'à ce moment,

pour la folie et la surprise, Rod sent instinctivement qu'il a largement donné. Les accidents de parcours font le reste.

LA GORGE

C'est que Roderick David Stewart bourlingue depuis plus longtemps encore que vous ne le pensez; c'est-à-dire depuis plus longtemps que le boom du swingin' London des mid-sixties. Ce n'est pas un absolute beginner qui entre alors dans la danse rhythm'n'bluesy des Hoochie Coochie Men, Shotgun Express et autres Steampacket. Tout adolescent, à l'instar du foot, il a cette fierté, cette lucidité de se construire un espace culturel autonome. Passage initiatique obligé du skiffle group (les Kool Kats) puis intérêt prononcé pour les musiques roots, blues et folk. Avec banjo et harmonica pour tout bagage, le voilà qui écume les rues des capitales européennes se payant même un séjour gratuit dans les geoles trois étoiles du sinistre Franco. Cette mésaventure ibérique le guérit en tout cas de l'affection beatnik. Surtout qu'en fait, le folk, le blues, il les aime comme le rock'n'roll d'Eddie Cochran pour leur force brute et claire, pas pour leur versant boy-scout puriste repeint à neuf. Et il ne pourra bien sûr que fondre à l'écoute de ce Bob Dylan qui là-bas aux States pratique tout cela à merveille et en plus avec succès.

Rod Stewart n'est pas l'un des émules les plus répertoriés de Dylan, il en reste pourtant l'un des plus réels, l'un des plus authentiques. Le destin leur adjoindra un anecdotique point commun : tout comme Dylan, Rod Stewart fera son premier enregistrement en tant qu'harmoniciste derrière une chanteuse, en l'occurrence la jeune Millie dont le "My Boy Lollipop", mis en boîte ce jour de 1964, sera le succès qui permettra l'essor des disques Island. Pompes astiquées, costard ajusté, col serré, cravate, Rod-The-Mod remplace Rod-The-Beat et devient une figure du feu d'artifice londonien. Pas la seule. Et pendant que les Rolling Stones font l'Histoire, lui fait plutôt les premières parties.

Il s'y fait quand même plus que remarquer, grâce à sa voix immense autant qu'étrange. Enfin, étrange pour ceux qui ne se sont pas gargarisés de l'écoute de Sam Cooke, fastueux soul man disparu, dont le timbre si caractéristique, ravageur et voilé à la fois, semble, jusque dans ses tics les plus inimitables, être ressuscité dans la gorge du grand Rod.

Divers groupes, divers singles enregistrés l'accompagnent vers le crépuscule des sixties sans avoir fait le break décisif. D'ailleurs, même ceux qui l'ont fait n'en sont souvent pas plus avancés pour autant ; le vrai rock business n'a pas encore secrété ses structures et ses cadres, et, tous, winners comme losers, ont été plus ou moins grugés par les premiers aventuriers du management, escrocs à la petite semaine comme il se doit ; et tous, bien sûr, bavent devant les créneaux béants d'un marché américain de plus en plus massivement anglophile, de plus en plus organisé pour la consommation du rock.

C'est avec Jeff Beck, virtuose en rupture de Yardbirds, qu'il enfoncera le premier coin dans la notoriété américaine. Avec la manière forte : le Jeff Beck Group, radicalisant le blues à l'anglaise expose une heavy-music dont d'autres se chargeront de prolonger la mue en hard rock. Rod pond quelques compositions, mais, ce style-là ou un autre, il ne semble guère fixé. Quand le Jeff Beck Group éclate, il est même question d'une association avec Tim Bogert et Carmine Appice, les ricains de Vanilla Fudge, grands maîtres d'un psychédélisme pompier et véhément. Ah, l'époque est confuse, les têtes acides, et les petits rockers se mettent à croire ce qu'ils lisent dans les journaux, qu'ils sont des artistes à vocation progressiste et autres fariboles.



Photo Jean-Yves Legras

De toute façon, Jeff Beck a trop mauvais caractère (et Rod peut-être pas assez bon...) et notre vocaliste "extraordinaire" rejoint les (ex Small) Faces désormais flanqué de Ron Wood, également rescapé du J.B. Group. Rod Stewart et les Faces font du rock'n'roll, ce qui, on le sait, est mal vu, et donc se prennent au début quelques bides copieux. C'est là, prétendent-ils, que Stewart, Wood, Lane, Mac Lagan et Kenny Jones contracteront l'habitude d'ajouter à leur panoplie scénique force récipients alcooliques pour surmonter l'hostilité de l'environnement...

MENTION CHEF D'OEUVRE

Mais la vraie bande à Rod réunit outre Ron Wood, à quatre ou six cordes, un autre transfuge du Jeff Beck Group, le batteur Mick Waller et le subtil guitariste acoustique Martin Quittenton. Sous la direction illuminée de l'Écossais (co-producteur ou producteur lui-même) ils vont enregistrer quatre merveilles d'albums : "The Rod Stewart Album" (1969), "Gasoline Alley" (1970), "Every Picture Tells a Story" (1971), "Never a Dull Moment" (1972), avec mention chef d'oeuvre pour le troisième. Dans une époque fort batarde, Rod Stewart impose là toute sa finesse, toute son esthétique supérieure, toute sa perception sensuelle des vraies sources du rock et l'originale alchimie qu'il en délivre. Alliage d'une rythmique brute et dépouillée, de guitares acoustiques prédominantes et puis d'une providentielle palette de mandolines, piano, orgue, violon, l'écrin instrumental n'attend plus que la voie majestueuse du suprême enrôlé. Le style tire la quintessence du rock, du folk et de la soul ; le répertoire est admirable.

Il y a les propres compositions de Rod, les "An Old Raincoat Won't Ever Let You Down", "Gasoline Alley" (avec Ron Wood) et surtout "Mandolin Wind" ainsi que "Maggie May" classique stewartien et son premier numéro 1 aux USA et "You Wear It Well" (également avec Martin Quittenton) son follow up. Des miracles d'allant et de fraîcheur. Il y a aussi les obscurités dylaniennes parfaitement dénichées et annexées : "Only a Hobo", "Tomorrow Is A Long Time", "Mama You Been On My Mind". Il y a évidemment un "Twistin' the Night Away" de Sam Cooke. Et le "Reason To Believe" de Tim Hardin, le "Cut Across Shorty" d'Eddie Cochran, "Dirty Old Town" d'Ewan Mc Coll (oui, oui le même que les Pogues) etc. etc.

Avec aussi, comme souvent, un chic particulier pour interpréter le meilleur de cette génération de compositeurs pop anglais au talent un peu ombré par les super groupes "progressifs" : ballades monumentales de Mike d'Abo ("Handbags And Gladrags") ou des encore peu connus Elton John et Bernie Taupin ("Country Comfort") (dans la même lignée, on retrouvera plus tard, sur l'album "A Night On The Town", la superbe reprise du "First Cut Is The Deepest" de Cat Stevens). Ah, et puis "Street Fighting Man" de Jagger - Richard, vous savez, ceux qui font partie de l'Histoire...

Pratiquement rien à jeter, tout pour plaire, un grand, un vrai. Et puis "Smiler" en 1974, baroud d'honneur de l'équipe gagnante, déjà moins concluant, lorgnant déjà vers l'Amérique. Et puis l'Amérique. Et puis... une carrière. Qu'on peut suivre, détailler, dont on peut trier les hauts des bas, mais certainement plus admirer avec la même connivence.

Après "Atlantic Crossing" (1975), luxueux mais on l'y cherche un peu, on apprécie encore le très beau "A Night On The Town" (1976) qui contient son second méga-hit, le slow sexy "Tonight's The Night".

Pour affronter la fin des seventies, Rod Stewart s'entoure à nouveau d'une escouade principalement animée par le guitariste Jim Cregan et le drummer Carmine "coucou me revoilà" Appice. Deux défis majeurs à relever alors : le punk et le disco. Se préoccupent-ils du premier, c'est loin d'être sûr, en tout cas ce n'est pas leur rockanroll mécanique, pachydermique, tout englué de clichés qui risque éventuellement d'y parvenir ("Foot Loose & Fancy Free" 1977). Pour le disco, grave concurrence

dans les charts, eh bien c'est simple, ils vont en faire, via un crochet par le Brésil (hello Jorge Ben !) : "Da Ya Think I'm Sexy" devient, dum-ba-dum-ba-dum, un nouveau tube colossal en 1978 ("Blondes Have More Fun"). Quelques mois auparavant, les Rolling Stones en ont fait autant avec "Miss You", mais eux font partie de l'Histoire...

La recette du rock'n'disco semblant fonctionner, on va la ressortir avec "Passion" ("Foolish Behaviour" 1980), "Tonight I'm Yours" et "Young Turks" ("Tonight I'm Yours" 1981).

Sur scène, cependant la pêche rock reprend parfois le dessus - la classe parle plus fort que le boucan - et par exemple l'intro de "Tonight I'm Yours" sur le double "Absolutely Live" (1982) ne manque pas d'allure, de même que la grande chorale qui accompagne "Sailing" vers la fin. D'ailleurs, plus que l'assimilation forcée du disco beat, le style moderne de Rod Stewart ne semble consister qu'en des refrains easy, des singalonga-with-Roddy, vaguement cousins de ceux des stades de foot, dont "Young Turks" est assez le prototype. Le badaboum et la chansonnette. Méritait mieux. Pouvait faire mieux.

* * *

Après "Body Wishes" (1983) et sa "Baby Jane", l'album "Camouflage" lui a permis en 1984 de retrouver Jeff Beck (sur "infatuation" notamment). On espéra un électro-choc salvateur en apprenant que Jeff-le-taciturne accompagnerait également le Mod en tournée. Pas les autres musicos qui, mauvaises langues, faisaient des paris sur le jour du clash prévisible. Ça n'a pas raté, un soir au Canada, après seulement sept shows d'une tournée en prévoyant quatre-vingt six, Jeff Beck craquait et s'en allait. Laissant Rod Stewart aux prises avec son personnel de pros sans histoires, sa nième épouse accaparante, sa frime, ses suites royales et ses tribunes d'honneur. "Love Touche" est le refrain de cette année. R.A.S.

Christian LEBRUN